

Conclusion du Séminaire d'été sur "les non-dupes errent"

Charles Melman 11/07/1998

Le bel exposé du professeur Fenzi nous rappelle que nos questions s'inscrivent dans une tradition classique ; ce qui illustre bien que la vie n'est pas un voyage puisque nous continuons de poser les mêmes questions. La vie est plutôt une stase... sauf à venir inscrire sur le tableau ce petit noeud borroméen, c'est-à-dire à déplacer complètement les questions classiques, déplacer (non pas réduire) ce qu'il en est de l'impossible.

Je voudrais d'abord rendre hommage à nos amis italiens qui avec beaucoup de travail et de courage nous ont fait un compte rendu que j'ai trouvé tout à fait précis, exact et intelligent de ce séminaire, ce séminaire qu'ils ont appréhendé - car il est effectivement difficile, absolument pas " commercialisable ", il n'est pas " vendable ", il peut difficilement attirer la sympathie. Malgré ces conditions difficiles, j'ai trouvé que nos collègues italiens et ceux qui ont bien voulu venir de France pour travailler avec eux, ont remarquablement rendu compte de ce séminaire. Je crois que tout le monde l'a apprécié.

Si on me demande habituellement de conclure ce genre de manifestation, c'est sans doute qu'on pense que j'ai le talent (c'est peut-être celui que j'ai après tout !) de faire les bonnes objections.

Toute assertion comporte son objection, quelle qu'elle soit, y compris lorsqu'elle est purement logique : toute logique a ses paradoxes qui objection. On peut souhaiter que ces objections ne soient pas faites simplement pour le plaisir, pour le soulagement car c'est à ce moment-là que le sujet s'y manifeste, mais que ce soit l'objection juste c'est-à-dire commandée par la logique même de l'assertion. Puisque aucune assertion ne peut être *toute*...

A cet égard, le noeud nous met dans un singulier embarras, car je crois qu'aucun de nous ne saurait dire quel est son réel - c'est-à-dire d'où s'organiserait l'objection. Et Lacan cherchait avec beaucoup de détermination ce qu'il en était de l'impossible propre au noeud borroméen afin que cet impossible puisse le guider dans son travail.

J'ai évoqué tout à l'heure le fait que tout le monde était content. Tout le monde, c'est-à-dire des participants venus pour certains de très loin, d'Amérique latine, du Canada, du Danemark, de Belgique, de Suisse, (du Japon). de France bien sûr ! Qu'est-ce qui les rassemble ici une semaine d'été, au mois d'août ? Qu'est-ce qui nous rassemble ici ? On va répondre que c'est l'amour de Lacan. D'autres (ça se raconte dans des groupes extérieurs au nôtre) diront que c'est l'amour... de Melman. Moi, je peux seulement dire pourquoi je viens ici : je viens avec l'idée de rencontrer des amis avec lesquels je puisse discuter de mes difficultés dans l'appréhension de ces textes, de ce séminaire, et du même coup, des difficultés dans la pratique. Discuter avec ses amis, m'appuyer sur eux pour que mes propres impossibilités puissent éventuellement se trouver déplacées, modifiées par ce que mes amis, là-dessus, voudront bien dire.

Penser cela, c'est évoquer ce qui aurait à servir de moyen, c'est-à-dire de lien dans une société, dans un groupe de psychanalystes. Car ce noeud borroméen, à sa façon

discrète, est une mise en cause éminemment subversive du lien traditionnel propre à tout groupe social. Qu'est-ce qui fait lien dans les groupes sociaux divers, aussi bien privés que publics par lesquels nous sommes concernés et dans lesquels nous vivons ? Qu'est-ce qui fait lien ? Qu'est-ce qui fait que 1 va avec 1, en essayant de faire un 2 qui échoue, si ce n'est qu'il s'organise d'une certaine manière dans le culte du ratage et de la souffrance d'ordre privé ou d'ordre social ?

Ce qui fait lien, ce qui fait moyen dans notre existence et qui est bien cette stase que j'évoquais tout à l'heure, vous savez ce que c'est : c'est le bâton, c'est le 1. Lacan l'a nommé " le phallus ", ce qui est déjà une opération tout à fait audacieuse. Il est bien clair que c'est ce qui ordinairement nous rassemble, nous réunit, et en même temps nous sépare et fait notre discorde, nos divisions et nos conflits ; et fait également que le but, la finalité de l'existence puisse sembler se réduire au droit de propriété. Qui en est le propriétaire ? Étant supposé que celui qui en serait le propriétaire serait du même coup satisfait, serait arrivé au terme du voyage... Je ne voulais pas ici développer toute cette clinique - la nôtre - et qui montre bien comment les névroses ne sont rien d'autre que des modalités défensives contre ce sinthome qui est le propre de notre lien social.

Et voilà que grâce à ce noeud, il apparaît que ce qui pourrait fonctionner comme moyen, c'est-à-dire ce qui viendrait réunir 1 et 1, pourrait être d'un tout autre ordre et pour les analystes, il me semble que cette catégorie très précise qui a à fonder leur regroupement et à le spécifier, ce serait bien ce moyen déterminé comme Réel. Ce Réel en tant que nous le savons habité par un savoir, savoir dont le vrai est qu'il rate son coup, qu'il est organisé par un ratage, qu'il règle notre dysharmonie avec le monde. Lorsque je me trouve amené avec des psychiatres, ou des cognitivistes, ou des comportementalistes, ce qui n'est pas rare, je ne manque pas, chaque fois, de leur dire " mais enfin ! le fonctionnement psychique, ce que vous appelez ainsi, c'est d'abord une dysfonction. C'est la dysfonction qui règle ce que vous appelez la normalité, et là où il n'y a pas dysfonction, qu'est-ce qu'il y a ? Ça ne marche pas, il y faut une dysfonction, même si elle est névrotique, mais enfin ! il faut qu'elle soit mise en place ".

Donc ce qui spécifie ce moyen propre à faire union, à faire 1 + 1 entre analystes, ce soit de se réunir, de se regrouper autour de ce qui constitue ce Réel.

Remarquons ceci, ce que nous n'avions jusqu'ici depuis Freud comme catégorie, c'était celle de l'impossible, car le mythe de l'Œdipe, nous pouvons d'abord le considérer comme le gardien de l'impossible propre à ce dysfonctionnement spécifique de notre vie psychique. Lacan commet une première audace en le baptisant. Il aurait pu l'appeler, après tout, de signifiants fort divers ! Pourquoi a-t-il choisi le " Réel " ? Je ne peux pas trop évidemment dans ce qui sert ici de conclusion, épiloguer là-dessus, mais il aurait pu, après tout, là encore le réserver sous le nom d'" impossible " : " il y a de l'impossible " et puis en rester là. Il appelle Réel ce qui introduit bien, met en place dans ce qui spécifie l'humanité du parlêtre, le fait qu'il y a un impossible qui régit notre fonctionnement.

Mais du moment que je l'appelle Réel, j'en donne la structure logique et dès lors, s'il dépend d'une écriture, il peut être déplacé. Il ne concerne pas ce type de fatalité qui n'aurait à nous engager que dans le stoïcisme ou dans le bouddhisme, à dire " eh bien voilà ! il faut s'en dépêtrer... "

J'ai été très surpris que Lacan dise que le Réel, c'était un effet de l'écriture, car jusque là, je dois dire que je pensais que c'était avant tout un effet du signifiant, dans la mesure où, n'y ayant que métaphores ou métonymies, le signifiant ne peut que rater son objet et que s'individualise ainsi un type de catégories inéluctablement résistant à la prise par le signifiant. C'est pourquoi Lacan dit " il ne faut pas comprendre " parce que comprendre, c'est toujours mettre un nom sur ce qu'il en est de ce réel. Or il est clair que le signifiant a pour vertu de prendre appui sur le sens, sur l'imaginaire, et il faut donc l'écriture, le fait que l'écriture s'organise (c'est présent dès l'introduction au Séminaire sur *La lettre volée*) sur ce qu'il en sera d'une perte, d'une chute que Lacan spécifie la mise en place logique du Réel.

Une autre remarque, cette assertion que, après tout, ça peut cesser, ce Réel, de ne pas s'écrire. C'est bien ce qui arrive lorsque Lacan *écrit* l'objet a. Car jusque là, cet objet cause du fantasme se présentifiait bien comme un pur réel, c'est-à-dire comme un impossible. Et Claude Dorfeuille se souvient sûrement de cette réunion rue de Varenne où Lacan a fait intervenir l'objet a, et de la houle, l'agressivité, de la colère, des protestations qui sont venues de la part de ses meilleurs élèves - je ne vais pas citer leur nom - insurgés contre le fait que Lacan prenait l'audace d'écrire " objet a ", de l'écrire, ce qui jusque là ne cessait de ne pas s'écrire. Et du même coup, de faire deux choses, de fonder une revue dont le titre était *Scilicet*, " tu peux savoir " et d'autre part d'organiser une procédure dite de la passe qui faisait que la limite que le fantasme imposait au savoir se trouvait ainsi déplacée, puisque cet objet a que le fantasme interdit, il était possible de l'écrire. Dès lors qu'est-ce que venait introduire comme modifications, comme transformations, le trait de cette écriture dont aujourd'hui nous nous servons paisiblement !

Et voici qu'avec ce noeud, Lacan fait entrer ce réel dans un maniement purement mathématique. Autrement dit, ce qui était jusque là la catégorie de l'impossible, celle dont il faut bien dire qu'elle est le lieu de tous les obscurantismes, le refuge et l'abri de toutes nos peurs, de toutes nos frayeurs, de ce qui nous maintient comme des enfants, il montre avec le noeud que son maniement logique est parfaitement possible. Dès lors il nous faut renoncer. comme il le dit dans le séminaire justement, à l'idée de ce qui serait la Lumière qui viendrait éclairer les zones d'ombre, tout ce qui relève de la philosophie des Lumières pour seulement nous trouver réduits à ce qu'il en est de ce *calcul*.

Ce calcul de portée éminemment subversive se trouve rompre avec le classicisme des questions dont nous héritons, pour y introduire des questions parfaitement neuves, celles que Lacan poursuivait : entre autres, le rapport sexuel est-il inscriptible, c'est-à-dire du même coup possible ?

Alors que, jusqu'à ce jour, il ne se fait, l'acte sexuel, qu'entre celui qui est supposé l'avoir et celle qui est supposée *le* représenter (sinon représenter l'objet a), leur propre jouissance à l'un et à l'autre se trouvant dès lors hors-corps et ne célébrant que ce hors-corps, se mettant à son service et validant ce masochisme qui nous est propre. Et - cela a été très bien relevé par ceux qui ont commenté -, à certains moments du séminaire, Lacan évoque que bien qu'il se garde de l'idée de progrès (il ne semble pas y croire, il sait bien que ce qui se gagne d'un côté se paye de l'autre), dans certains cas où se sauraient les règles de l'amour, pourrait peut-être occasionnellement venir s'inscrire pour les partenaires ce qu'il en serait du rapport sexuel. Et il invoque ailleurs, je crois que c'est dans la dernière leçon du séminaire, ce qu'il en serait pour

chacun d'eux, d'une jouissance non plus hors-corps, mais d'une jouissance du corps de l'autre. Il l'évoque...

Lacan persécutait ceux qui travaillaient avec lui sur la question, j'en ai parlé avec eux, Soury et Thomé, il les persécutait pour savoir, pour préciser ce qu'il en était de l'impossible propre au noeud, ce qui lui semblait son garde-fou, et puis peut-être pour lui permettre d'évaluer ce qui, avec le noeud, pouvait se trouver gagné d'un côté ou perdu de l'autre. Ces deux garçons qui ont travaillé avec lui sur la question, ce qu'ils ont bien voulu m'en confier, c'est qu'ils avaient beaucoup de peine à suivre, à déterminer ce que Lacan chez eux venait sans cesse relancer. Ils répondaient au mieux de leur effort, mais finalement ce qu'il leur voulait ne leur apparaissait pas comme évident et les laissait eux-mêmes dans un certain désarroi.

Autre élément de ce désarroi, il y a de façon, je crois, manifeste, le déplacement avec ce noeud de l'investissement que nous avons sur la notion de vérité et sur la notion de vrai. Lacan fait à la vérité une place tout à fait particulière, précise, dans les quatre discours puisqu'elle s'isole comme ce qui, dans le grand Autre vient inscrire le manque. Il est intéressant, ça a été relevé par des objections faites au cours de ce séminaire, Lacan n'y parlera plus de " faille ", il parlera de " rainure " - nous pouvons lui faire confiance pour savoir que ce n'est pas tout à fait par hasard.

La vérité comme donc ce qui dans l'Autre signalerait, marquerait l'irréductible de son manque et qui, par Lacan ici, se trouve repérée comme d'abord étant toujours la vérité source de plainte, et deuxièmement source de l'investissement qui est celui de la religion, l'amour de la vérité comme amour de la religion. c'est-à-dire vénération, adoration de ce qui dans l'Autre peut s'inscrire comme ce zéro qui fait 1. Et le fait que j'endosserai comme culpabilité ceci : ce 1 originellement est un zéro, et que je m'attribuerai la faute de cette destruction. Donc l'amour, pour venir sans cesse le refaire, le reconstruire.

Comme vous l'avez bien sûr ! très bien souligné, noté, si le christianisme est " la religion vraie ", c'est bien entendu parce qu'au prix de discussions remarquables, et j'ai pu regretter qu'il n'y ait pas eu ici d'intervention sur ce que la dogmatique théologique de la Trinité serait susceptible de venir nous réapprendre, le caractère tout à fait merveilleux des discussions qui ont duré, qui ont été très dures pour arriver à cette affirmation, qui ont beaucoup embarrassé les pères de l'Eglise lorsqu'ils sont arrivés en Amérique latine : comment faire comprendre aux indiens que 1, c'est 3 ? Comment faire ? Comment pouvaient-ils comprendre ça, les indiens (ça aussi, ce n'était pas " vendable ", comme ce séminaire) ? Néanmoins cette sorte de guide propre aux théologiens de l'époque leur permit de maintenir cette vérité qui allait contre tout bon sens et les opposait bien sûr à la tradition originelle de la religion hébraïque et aussi bien musulmane, et qui venait donc dire que pour faire 1, il fallait compter 3.

Et je crois que si nous avons fait ce passage par les discussions, l'élaboration du dogme de la Trinité, vous auriez vu combien Lacan, quand il manipule ce qu'il en est de la consubstantialité des ronds, vous auriez retrouvé dans ces discussions anciennes ce que lui-même, de façon évidemment totalement différente, se trouvait amené à reprendre ici : que chacun est équivalent et que ce qui va finalement les caractériser tous les trois, les rendre évidents, c'est l'évident - chacun des trois !

La vérité donc dont nous aurions peut-être moins à célébrer le culte, s'il est vrai qu'elle est l'abri aussi bien de la plainte que de la religion. Et le vrai, comme vous l'avez vu, qui devient l'expression de ce savoir inconscient en tant qu'il tente de pallier le défaut de rapport sexuel.

Ce relativisme qui est le propre de notre époque et que la science établit, pose le fait que nous aurions à renoncer à savoir ce que c'est que le vrai puisque nous n'avons affaire qu'à des modèles de la nature qui ne valent que par leur efficacité, leur pragmatisme, et si leur pragmatisme s'avère dépassé, on passe à un autre modèle, etc. Eh bien donc le rappel qu'il y a du vrai ! Et il est bien sûr que les manifestations de l'inconscient sont éminemment irrécusables.

Nous sommes à cette époque où l'évolution culturelle va vers une récusation du 3, pour me servir de catégories aussi grossières - grosses, des macro-catégories dont se sert Lacan dans ce séminaire. Il est évident que l'apologie du mouvement aussi bien économique que privé va vers le culte du 2. L'intervention du troisième, que ça s'appelle l'Etat. ou dans la vie privée, le Père, est de plus en plus interprétée comme ce qui serait cause, effectivement, de dysfonctionnement. Et avec cette idée qu'il suffirait en quelque sorte d'éliminer ce troisième pour que le dysfonctionnement soit réglé.

Cela se voit également chez les analystes où l'amour de transfert peut être facilement présenté comme persécutif, voire comme une intrusion exercée par celui auquel on fait supporter ce mouvement. Et cette idée donc qui aujourd'hui n'est pas rare chez les analystes, qu'il suffirait de liquider celui qui est le support du transfert, pour liquider le transfert tout court... ! Et dans la mesure où Lacan a été pour un grand nombre le support de ce transfert, vous assistez à tout ce mouvement qui opère parmi ceux qui furent autour de lui : vouloir liquider Lacan sous prétexte de vouloir liquider ce transfert.

Mais il est clair que cette tentative de forclure le terme troisième ne peut conduire qu'à son retour dans le Réel, et c'est pourquoi nous assisterons de façon de plus en plus évidente, à la résurgence des nationalismes. J'ai toujours une certaine surprise à voir resurgir parfois chez les analystes eux-mêmes la résurgence du nationalisme ! Comme si la pureté de l'analyse se trouvait confondue avec celle de l'appartenance nationale. C'est une conception tout à fait étrange. Dans l'Association freudienne qui est la nôtre, nous nous appelons *Internationale*, parce que nous estimons que quiconque, quels que soient sa langue et son pays, rencontre le même impossible et que c'est ça qui fait son identité, pour un analyste. Et que du même coup nous avons tous la possibilité d'en parler ensemble.

Ce n'est pas la référence à ce bâton que j'évoquais tout à l'heure, à ce phallus en tant qu'il serait national et qui, en tant que national serait supposé faire totalité, parce que si on fait nation, alors on réalise le " tous ". Au moins dans la nation, voilà un bâton qui est assez fort pour accomplir la totalité, ce qui fait que du même coup, la dimension de l'Autre se trouve comme je le rappelle souvent, réduite à celle de l'étranger et qu'il ne reste plus dès lors qu'à mener la guerre contre lui. Donc retour dans le Réel de ce troisième, exclu, sous la forme de la résurgence des nationalismes et des intégrismes. Ou bien aussi dans la constitution de petits groupes, de minorités caractérisées par quelque particularité de leur jouissance, et qui viendraient assurer

leur homogénéité en venant fonctionner dans une zone, dans un village, ou dans un ghetto.

Si Lacan dit que " homosexualité " est un nom inexact, c'est bien évidemment pour une raison très simple : même chez les homosexuels, pour tous ceux qui ont une expérience clinique de la question, c'est clair, le couple s'organise sur le principe du $\frac{3}{4}\hat{U}\hat{A}\hat{r}\hat{O}$. Même si tous les deux ont la même particularité anatomique, il reste le couple, le 2 viendra s'établir sur le fait que les rôles seront répartis de telle sorte qu'il y en a un qui viendra occuper la place de l' $\frac{3}{4}\hat{U}\hat{A}\hat{r}\hat{O}$. Les couples homosexuels ne sont pas plus particulièrement favorisés, ne sont pas spécialement plus heureux que les autres dans la mesure où pour eux aussi, le rapport sexuel n'est pas inscriptible même s'ils ont tenté de le contourner de cette façon.

Nous ne mesurons pas tout à fait non plus l'incidence qu'a cette autre grande novation à laquelle nous allons néanmoins participer et qui s'appelle *Internet*. En tant qu'analystes, nous aurions quelques brèves remarques à faire là-dessus.

La mise à la disposition de chacun de ce qui est fantasmatiquement la totalité supposée du savoir, vient récuser cet élément tiers dont se supporte le transfert. Voilà au moins une relation au savoir qui est nettoyée de la relation transférentielle ! Du même coup elle suppose une communication qui pourrait être parfaitement établie et qui viendrait justement résoudre par la pratique, l'efficacité même de ces savoirs ainsi disponibles, ce vrai, la rainure du vrai que j'évoquais tout à l'heure. Il n'est pas étonnant qu'*Internet* suscite cet engouement, cette passion que nous voyons, que nous savons...

Nous n'allons partager ni passion ni engouement, mais essayer, à notre façon justement, d'y faire entendre ce qu'en tant qu'analystes, nous serions capables de manifester à ce sujet : cette illusion d'une mise à disposition de toutes les bibliothèques, de toutes les universités, de tous les savoirs à quiconque irait les chercher, cette mise à disposition, bien sûr ! n'est que l'une des formes de la traditionnelle ruse de l'action des maîtres, c'est-à-dire de la célébration de ce bâton que j'évoquais tout à l'heure. Les règles du jeu vont bien entendu s'en trouver un peu modifiées, mais la ruse, elle, sera toujours la même. Loin de servir à quelque affranchissement, nous allons voir de quelle façon *Internet* ne fera que mieux servir le pouvoir du maître.

A la fin de ce séminaire, et ça a été remarqué par Catherine Ferron, par une remarque faite par Bernard Vandermersch, etc. Lacan semble singulièrement hésiter et demander si nous devons ou pas être dupes de ce savoir inconscient. Parce qu'après tout, en être dupes, c'est se fier à ce ratage, s'en remettre à lui, et " l'amour de son inconscient " est bien aussi de ce type, c'est-à-dire répondre par l'amour à son défaut, puisque l'amour est avant tout défense, protection contre le défaut. Alors, est-ce que nous devons en être dupes ou nous défendre contre cette duperie ?

Poser la question en ces termes est retourner à la logique traditionnelle du oui ou du non, du " ou " exclusif, celle aussi du *bien* et du *mal*. Ce qui caractérise le signifiant, c'est d'être *p* et *non p*. Et c'est à partir de cette assertion première, c'est-à-dire du fait qu'il est *p*, que le concept exerce sa puissance sur la catégorie du X et le fait que si ce grand X, je l'appelle Réel, ça a d'autres conséquences que si je l'appelle par exemple simplement " impossible ". Eh bien donc que le signifiant est *p*, mais aussi qu'il est

non p puisqu'il implique ce défaut propre au signifiant à venir, quelle que soit l'écriture que je pourrais en donner : réduire la dimension du Réel.

Sauf à faire comme le fait Lacan dans ce noeud, à venir l'inscrire et le traiter comme un élément mathématisable à sa façon. Avec cette avant-dernière remarque, le seul guide de Lacan dans cette opération et qui a de quoi, je crois, nous émouvoir, ce sont les règles mathématiques internes, inhérentes à ce noeud. C'est sans cesse ce qui lui-même le protège contre ce qui serait pur égarement de l'utopie, du volontarisme, ou de l'idéalisme. Mais ce sont les strictes conditions mathématiques de ce noeud qui lui semblent constituer la règle de ce qui peut être ou ne pas être, c'est-à-dire de ce qui détermine ou pas le réel. Et donc de ce qui pour nous s'isole comme le ratage propre à notre dysfonctionnement et donc à notre humanité.

Le tout dernier mot concernera ceci : *Les noms du Père*, le nom du Père. Qu'est-ce qu'un père ? Lorsque je suis arrivé ici lundi matin, j'ai rencontré en bas dans la cour un ami pour lequel j'ai beaucoup d'affection, venu ici de fort loin pour accompagner son épouse et je lui ai demandé des nouvelles de sa famille et de ses enfants. Et il m'a répondu " Ça va très bien pour eux, ils sont maintenant tous les trois à l'Université " et, je me suis dit, c'est formidable parce que c'est ça, un père : celui qui ordonne son parcours comme marqué par le souci d'assurer la vie à venir de ses enfants tout en estimant que du même coup le parcours de la sienne, en quelque sorte peut être considéré comme acquitté. Je dirais qu'un père, c'est celui qui transmet à ses enfants sont propre impossible en attendant d'eux qu'ils viennent le résoudre, qu'ils viennent y répondre, qu'ils viennent le venger d'avoir lui-même raté. Ce qui bien entendu fait que les enfants, l'héritage des enfants ne sera jamais que de répéter ce ratage - et c'est ce qu'on appelle la filiation.

Ce que nous avons avec Lacan dans ce qu'il nous transmet, c'est tout autre chose. Voilà quelqu'un qui nous invite non plus forcément à répéter son propre ratage ou à le venger, mais nous amène à ceci : ce ratage peut-être, peut être déplacé, transformé, différent, il ne sait pas lui-même. Mais je dirais que jamais il n'y eut de père comme celui-là et que cela seul pourrait suffire pour que ceux qui furent ses élèves traitent son travail, ce qui fut son entreprise, son action, non pas au niveau de l'anecdote (" il fut ceci, il fut ça... ") mais au niveau là de ce qu'il leur laisse comme héritage. Les malheureux enfants qui pensent que l'héritage de Lacan, c'est un bâton, un bâton qui vient les empaler, dont ils n'arrivent plus à se dépêtrer, les malheureux enfants qui pensent cela sont obligés tout simplement de faire le silence, de taire ce qu'il en est du vrai de Lacan, ce qu'il a vraiment apporté et qui est donc dans ce petit noeud.

Alors, *Les non-dupes errent*, c'est donc ce qui vient dans la langue opérer un type de césure venant déplacer le sens qu'assure le bâton. Qui vient donc déranger le bâton, et ça, ce n'est pas " vendable ", parce que tout ce qui est commercialisable, c'est ce qui fait l'apologie du bâton, ou tout au moins constitue une promesse de pouvoir un jour le tenir, l'avoir soi-même, le sceptre.

J'ai essayé de vous rendre sensible (dans la mesure où c'était nécessaire... je n'en sais rien, peut-être pas !) ce qui fait le prix de cette aventure singulière qui fait qu'on se rassemble autour d'un texte aussi bizarre, aussi étrange, c'est-à-dire ce qui vient rompre avec le classicisme de nos questions, avec la stase de nos questions, aussi belles soient-elles et aussi bien Pétrarque lui-même les ait-il formulées et qui fait que je crois que dans notre groupe, nous allons avoir au moins deux choses à poursuivre :

- La première, ce sera de formaliser ce qu'il doit en être (je dis bien "doit en être") d'une organisation de psychanalystes, c'est-à-dire de ce qui doit faire le lien entre eux, le lien entre eux, entre un psychanalyste et un autre psychanalyste. Qu'est-ce qui doit venir les réunir, qu'est-ce qui peut les réunir ? Et tant que ce ne sera pas le Réel comme moyen, il y aura toujours dans tous les groupes d'analystes, toutes les histoires traditionnelles que nous savons, c'est-à-dire pour être simple, la lutte pour le bâton : qui l'a, qui ne l'a pas. Ça se résume aussi grossièrement, à la lutte pour un fétiche ! Comme dans la vie économique, ce n'est pas tant pour la satisfaction des besoins, les besoins peuvent être satisfaits à peu de frais, mais c'est avant tout pour la possession... Marx l'a très bien dit (et c'est bien dommage qu'il soit aujourd'hui à ce point négligé, mais on le retrouvera...) qu'il ne s'agissait jamais dans l'objet que d'un fétiche, que ce qui faisait le prix de l'objet, c'était son caractère de fétiche. Et nous y sommes en plein, nous y sommes toujours !

- La deuxième chose que nous aurons à faire dans notre association, ce sera sûrement de poursuivre ce travail que le groupe italien a si bien mis en place : faire ou refaire des journées sur le noeud et où je crois que tous les talents que nous avons vus se manifester à l'occasion de ces choses, j'évoque entre autres par exemple, outre nos amis qui sont intervenus, Costantino Gilardi, Fabrizio Gambini, Miletto, Camisassa, ceux en tout cas que j'ai pu entendre en séance plénière, le travail si remarquable et si justement applaudi d'Henri Cesbron-Lavau, ce à quoi d'autres ont contribué par leurs interventions diverses. Développer et poursuivre ce qu'il en est de ce noeud borroméen dans la mesure où je crois que vous l'avez perçu, avant moi et grâce à ce travail, c'est la clef.

Et comme le disait Lacan " c'est ce que je vous laisse dans la paume de votre main, voilà ce que je vous laisse ". Et maintenant débrouillez-vous avec ça !

Merci pour votre attention.

© Association lacanienne internationale 2008 - Réalisation : Omar Guerrero - oguerrero@freud-lacan.com - Patrick Petit - ppetit@freud-lacan.com - [Plan du site](#)